

11
75

DU FANATISME

DANS

LA LANGUE RÉVOLUTIONNAIRE.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Nous apprenons à l'instant qu'on est occupé à une contre-façon de cet ouvrage : le respect dû aux propriétés n'est pas sans doute connu de celui qui l'imprime. Nous laissons au Public éclairé le soin de nous venger de cette violation de tous les principes. Quoi qu'il en soit, il distinguera facilement cette *Édition* aux différentes corrections faites par l'Auteur.

Le même Libraire a sous Presse, la Réfutation du Livre de l'Esprit, du même Auteur.

DU FANATISME

DANS

LA LANGUE RÉVOLUTIONNAIRE,

OU

DE LA PERSÉCUTION

SUSCITÉE par les Barbares du dix-huitième
Siècle, contre la Religion Chrétienne
et ses Ministres.

Par JEAN-FRANÇOIS LAHARPE.

D'APRÈS LA TROISIÈME ÉDITION,
revue et corrigée par l'Auteur.

Firmaverunt sibi sermonem nequam.

Ils se sont affermis dans l'habitude
d'un langage pervers. Ps. 33.

A L I E G E ,

Chez J. A. LATOUR, Imprimeur-Libraire,
sur le Pont-d'Isle.

AN 5. — 1797.

Avec Autorisation de l'Auteur.

DU FANATISME

DANS

LA LANGUE RÉVOLUTIONNAIRE,

OU

DE LA PERSÉCUTION

SUSCITÉE par les Barbares du dix-huitième siècle, contre la Religion chrétienne et ses Ministres.

I.

LE FANATISME est proprement un zèle de religion, aveugle et outré. Quand il se borne à des opinions illusives et exagérées, c'est une erreur de l'esprit qui s'appelle plus spécialement enthousiasme. Quand il se renferme dans des pratiques minutieuses et frivoles, c'est une petitesse d'esprit qui se nomme superstition. Quand il produit les rêveries des illuminés de toute espèce, c'est un écart de l'imagination exaltée, un genre de folie qui n'est que ridicule. Toutes ces sottises se sont rencontrées et se rencontreront toujours

dans toutes les religions , parce que l'erreur est de l'homme ; et les chrétiens même n'en ont pas été exempts plus que d'autres. Les chrétiens sont des hommes ; et le Dieu qui a révélé au genre humain ce qu'il devait croire , ne pouvait pas ôter à sa créature qu'il avait faite essentiellement libre , la liberté de préférer le mensonge à la vérité et le mal au bien , selon sa vanité et ses passions ; car Dieu ne peut changer les essences : c'est une vérité connue de quiconque n'est pas étranger à la saine philosophie.

Rien de tout ce que j'ai dit jusqu'ici du fanatisme n'appartient à l'ordre légal : il est permis à tout le monde de déraisonner dans sa croyance religieuse , à ses risques et fortunes , à moins qu'il n'y joigne les prédications ; car dès-lors , dans tout état policé , l'autorité publique a le droit de réprimer tout ce qui tendrait à troubler la société ; et si la croyance erronée est un mal individuel , dont l'individu n'est responsable qu'au ciel qui juge les consciences , de même l'erreur propagée , qui peut avoir des conséquences dangereuses , est justiciable du magistrat , d'autant plus qu'elle ne peut jamais être répandue à bonne intention , et que tout gouverne-

ment humain reposant sur la religion du pays, celui qui se permet d'attaquer publiquement cette religion, qu'il lui est très-permis de ne pas croire et même de ne pas pratiquer, est nécessairement un mauvais citoyen, qui attente à l'ordre public et qui doit être puni (1).

Mais quand le fanatisme va jusqu'à l'intolérance et l'oppression, jusqu'à vouloir soumettre par la force l'opinion d'autrui, jusqu'à violenter la conscience, alors c'est une tyrannie aussi odieuse qu'insensée, que tous les hommes doivent détester, et que tous ont le droit et l'intérêt de repousser (2).

Tous ceux qui ont quelque teinture de

(1) On imagine bien que les *philosophes* du dix-huitième siècle, bien reconnus désormais pour incorrigibles, puisque la révolution ne les a pas corrigés, ne souscriront pas à ce principe, qui sera démontré ailleurs avec plus de développement. Mais je puis affirmer d'avance qu'il leur sera aussi impossible, en bonne logique, de répondre à cette démonstration qu'à toutes les autres vérités irréfragables, qu'ils ont cru remplacer à jamais par leurs extravagantes et coupables rêveries.

(2) *Fanatisme* se dit aussi figurément, par extension (et ceci n'est que pour les grammairiens) de tout excès dans un sentiment bon et louable en lui-même; car tout excès, en passant la mesure du bien, le

l'histoire , et qui n'ont pas renoncé à la bonne foi, savent que le fanatisme des guerres de religion ne fut autre chose que l'ouvrage des passions humaines , qui abusent de tout , l'ouvrage de l'ambition qui entraînait la crédulité des peuples, de l'hypocrisie qui égarait leur zèle, de l'orgueil intolérant qui de sa querelle faisait la querelle du ciel. On l'a dit mille fois à nos *philosophes* , qui ne pouvaient pas nier des faits ; mais comme on ne peut jamais convaincre des *philosophes* , même par des faits , ils se retranchaient à dire qu'il fallait que la religion fût mauvaise

change en mal. Ainsi Charles XII était atteint du fanatisme de la gloire, en s'imaginant qu'il n'y avait rien de beau dans le monde, si ce n'est de faire la guerre. Horace était un *fanatique* de patriotisme, quand il tua sa sœur, parce qu'elle maudissait une victoire qui lui enlevait son amant ; et il ne fallut rien moins que le service éminent qu'il venait de rendre à Rome, pour que le peuple, compensant la faute par le bienfait, consentit à lui pardonner, après que les magistrats l'eurent condamné. Ces Romains n'étaient pas *révolutionnaires* : parmi nous Horace n'eût été qu'un *patriote énergique* ; on eût porté le meurtrier en triomphe, et devant lui la tête de sa sœur au bout d'une pique. Parmi tant de *fémmes patriotiquement massacrées*, il n'y en avait pas une qui en eût dit autant, à beaucoup près, que la sœur d'Horace.

en elle-même, puisqu'elle était susceptible de pareils abus ; réponse qui était d'une profonde ignorance et d'une profonde absurdité (1). Car il faut être bien ignorant, même en grammaire, pour ne pas savoir que le mot *abus* emporte dans son acception l'idée d'une bonne chose dont on a fait un mauvais usage ; et il faut être bien absurde, pour ne pas sentir que tout principe dont la conséquence est fausse, est nécessairement faux. Or, du principe

(1) Comme il faut aller au-devant de tout avec des gens qui ne peuvent jamais répondre qu'à ce qu'on n'a pas dit, je suis obligé d'avertir que cette *philosophie*, que je traite (graces au ciel) avec tout le mépris qu'elle mérite, n'est uniquement que celle des écrivains qui se sont eux-mêmes appelés *philosophes*, parce qu'ils prêchoient l'athéisme, l'irréligion, l'impiété, la haine de toute autorité légitime, le mépris de toutes les vérités morales, la destruction de tous les liens de la société, etc. Ces hommes pouvaient avoir d'ailleurs de l'esprit, des connoissances, et même du talent, dans d'autres parties ; mais assurément il ne sera pas difficile de prouver que toute leur doctrine, faite, disaient-ils, pour *éclairer le peuple*, était le chef-d'œuvre de l'ignorance et de l'absurdité, et qu'en un mot ils ont été les dignes précurseurs des *hommes révolutionnaires*, des Chaumette, des Hébert et des Marat. Comme je suis juste, je marquerai ailleurs (quand je traiterai de la *philosophie moderne*, au Lycée) quelle a été la seule différence entre les *philosophes* et les *révolutionnaires*. Mais le temps me presse, et je ne saurais dire tout ici.

énoncé par les *philosophes* sur la religion; il s'ensuivrait nécessairement que la liberté est une bien mauvaise chose, puisque la licence en est l'*abus*; que l'honneur est une bien mauvaise chose, puisque le duel est l'*abus* de l'honneur. Je pourrais parcourir de même toutes les choses et qualités louables. Mais les *philosophes* avaient une dernière réplique, que long-temps ils ont crue triomphante, et qu'ils ont répétée jusqu'à satiété. « Il n'y a de vraiment » bon que la philosophie; car jamais elle » n'a fait de mal aux hommes; jamais les » *philosophes* n'ont troublé la terre, » Je pourrais bien leur contester encore ceci; car, de leur aveu, l'erreur est nuisible; et ils ne nieront pas que les Pyrrhoniens, les Epicuriens, les Cyniques et autres *philosophes* de l'antiquité n'aient débité beaucoup d'erreurs, et d'erreurs scandaleuses, et il n'est pas prouvé qu'elles n'aient fait aucun mal aux hommes. S'ils n'ont pas troublé la terre, c'est qu'ils ne l'ont pas pu; car de quoi n'est pas capable l'orgueil philosophique, joint à la puissance? Mais j'abandonne toutes ces réponses dont il m'est trop facile de me passer. La Providence s'est chargée de la réponse péremptoire, qu'elle a jugée nécessaire une

fois (1). Si cette réponse a été terrible et digne d'un Dieu qui punit une nation pour instruire et préserver le monde, j'en suis fâché pour vous, grands *philosophes* : c'est vous qui l'avez provoquée pendant cinquante ans. Pour cette fois, vous ne direz plus que la *philosophie n'a point d'abus dangereux*, qu'elle ne peut faire aucun mal aux hommes ; qu'elle n'a jamais troublé le monde. Vous n'oserez pas nier que ce ne soit votre *philosophie*, qui ait fait la révolution : vous vous en êtes si souvent glorifiés, avant qu'elle vous eût écrasés vous-mêmes, qu'il n'y a plus

(1) C'est cette idée, appliquée à la révolution sous tous les rapports possibles, qui seule pourra la rendre explicable aux yeux de la postérité. C'est cette idée, assez étendue pour faire la matière d'un ouvrage entier, qui seule donnera la solution de ce mystère épouvantable, de cet événement unique dans les siècles, dont tout homme un peu instruit de l'histoire ne rapprochera jamais rien. C'est en la considérant sous ce point de vue, qu'on ne sera plus tenté d'accuser la Providence divine, à qui seule il appartient de ne permettre le mal que pour en tirer un bien. Quiconque croit seulement un Dieu, qui a créé nos âmes immortelles pour un autre monde que ce monde passager, comprendra, s'il est conséquent, que ce Dieu n'est pas seulement celui de la France, mais du monde entier ; et ces premières vérités suffiront pour rendre compte de tout.

moyen de dire non , plus moyen de revenir sur ses pas. L'impudence *philosophique et révolutionnaire* ne peut elle-même aller jusques-là, parce qu'enfin il y a un terme à tout. Je vous entends vous récrier que l'accusation est injuste, qu'on a horriblement abusé de vos principes, qu'on a été beaucoup plus loin que vous ne vouliez aller, etc. Vous l'avez dit, vous deviez le dire. Je pourrais bien encore vous démontrer en rigueur que vous mentez, et qu'on n'a fait qu'appliquer exactement vos maximes. Mais ce n'est pas ici la place de cette démonstration : ici je préfère de vous prendre au mot, et je n'ai besoin que de l'argument *ad hominem*. Eh bien ! Messieurs, on peut donc abuser de ce qu'il y a de meilleur et de plus beau dans le monde, de la philosophie, et pousser même l'abus jusqu'à un excès d'atrocité et de démente, dont le monde n'avait pas encore l'idée ; et cependant vous n'en conclurez jamais que cet abus soit non-seulement la philosophie en elle-même (ce qui en effet n'est pas), mais soit même votre philosophie (ce qui est trop vrai). Eh ! pourquoi donc voulez-vous que l'abus de la religion, soit la religion ? Qu'en dites-

vous, Messieurs ? cela est-il concluant ? la parité est-elle exacte ? Ce n'est pas que j'espère que vous disiez oui : à Dieu ne plaise que j'attende cette victoire du raisonnement humain sur l'orgueil de la *philosophie*. Jamais, jamais un *philosophe* du 18^{me} siècle n'a dit et ne dira, j'ai tort ; cela est moralement impossible ; j'en ai tous les jours la preuve sous les yeux. Je ne suis pas assez fou pour prétendre vous éclairer ; mais je dois vous confondre, vous réduire à ne pouvoir répliquer qu'en déraisonnant, au point que tout homme qui n'a pas perdu le sens, puisse vous rire au nez ; et croyez-moi, le moment n'est pas loin où tout votre sérieux magistral, votre morgue de charlatan, votre emphase pédantesque, seront les objets de la risée universelle.

Qui peut nier que le fanatisme de nos guerres civiles occasionnées par la religion, ne fût en contradiction manifeste avec la loi de l'évangile, qui le réproouve si formellement, avec cette loi de paix et d'amour qui abhorre toute violence ? Qui peut nier d'ailleurs que depuis long-temps la France, en particulier, ne fût guérie de ce fléau. de manière à n'en avoir plus rien à craindre, puisque la tolérance civile avait rendu

l'état civil aux protestans ? Qui peut nier sur-tout que le seul fanatisme qui se fit sentir de nos jours , ne fût éminemment le fanatisme de l'irréligion , porté à un excès d'intolérance et de fureur , dont les écrits des *philosophes* fourniront , à l'examen , des preuves sans nombre ?

J'ai dit ce qu'était le fanatisme dans la langue du bon sens, ce qu'il a été jusqu'ici dans la pensée et dans la bouche de tous les hommes raisonnables. Il fallait bien que dans la langue inverse, appelée *révolutionnaire*, il fût toute autre chose. Voici donc ce qu'il a été, ce qu'il est et ce qu'il sera dans cette langue monstrueuse, tant qu'elle subsistera et elle subsiste : elle avait paru perdre quelque chose pendant un moment , mais elle a bien repris ses avantages ; et qui sait jusqu'où ils peuvent encore aller ?

„ Le fanatisme est la croyance à une
 „ religion quelconque , l'attachement à la
 „ foi de ses pères, la conviction de la né-
 „ cessité d'un culte public, l'observation
 „ de ses cérémonies , le respect pour ses
 „ symboles ; enfin cette déférence réci-
 „ proque qui est de tous les peuples po-
 „ licés , et qui les oblige respectivement
 „ à ne violer nulle part les signes exté-

» rieurs de la religion. Voilà le fanatisme.
 » Quiconque en est atteint, est un ennemi
 » public et doit être exterminé. »

Je ne crois pas que personne s'avise de me contester rien sur cette définition si exactement *révolutionnaire* dans tous ses points. J'accablerais trop aisément le contradicteur du poids de la révolution toute entière, en citant, à l'application de chaque article, des faits sans nombre jusqu'au moment où j'écris. A l'égard des objections qu'on peut faire sur les modifications que le gouvernement a cru devoir apporter à ces maximes, depuis qu'il est moins *révolutionnaire*, je prie le lecteur, impatient de les alléguer, d'être bien convaincu que je les connais toutes, que je n'en omettrai aucune, qu'elles seront toutes réduites à leur valeur, et que je le mettrai à portée de juger lui-même (la bonne-foi supposée) s'il y a, même aujourd'hui, beaucoup à rabattre de la définition dont j'ai fait usage.

II

Quand Mirabeau adopta ce qu'on appelait *la constitution civile du clergé*, fabriquée par quelques Jansénistes, il se flatta d'attacher à la révolution le clergé cons-

titutionnel, et de s'en faire un appui contre les *réfractaires*. S'il n'eût voulu que brouiller et diviser, sa politique n'était pas mauvaise. Mais Mirabeau qui ne désespérait encore de rien, voulait bâtir et constituer; et dès-lors sa politique était fausse et sa logique inconséquente. Car il ne fallait pas s'attendre que le haut clergé, de propriétaire devenu salarié, et de riche devenu pauvre, pût jamais embrasser une révolution qui lui ôtait tout, honneurs, crédit et opulence. Il est de la nature de l'homme qu'on dépouille, de regarder moins à ce qu'on lui laisse qu'à ce qu'on lui enlève; de plus, il ne fallait pas même compter sur ce qu'on nommait *le bas clergé* (1), qui avait assez de sens pour s'apercevoir qu'un traitement *national* substitué aux dîmes, serait toujours subordonné à toutes

(1) Expression indécente, introduite par la corruption et l'orgueil. La hiérarchie ecclésiastique admet, sans doute comme toute autre, des degrés de supériorité et d'infériorité. Mais le sacerdoce est toujours un caractère respectable, et il est de la plus grande importance qu'il soit toujours respecté, et qu'aucune autorité ne se permette rien qui puisse compromettre ou rabaisser la dignité sacerdotale. Cela même est un principe de politique, puisque chez tous les peuples qui ont une religion, elle est le premier et le plus sûr fondement de la puissance du prince. Mais il y